



**L'Indien malcommode :  
un portrait inattendu  
des Autochtones d'Amérique  
du Nord**

Thomas King. Éditions du Boréal,  
Montréal, 2012, 320 p.

DANS LE PROLOGUE de ce *portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*, Thomas King, auteur cherokee, établit clairement qu'il ne s'agit pas d'un livre d'histoire au sens classique et académique du terme (p. 10). Il préfère écrire de la fiction, et le lecteur ne doit pas s'attendre à « l'œuvre d'un bon historien » (p. 12) qui restreint son parti pris et l'usage des anecdotes personnelles. Ainsi, King nous propose une œuvre de vulgarisation non chronologique de l'histoire des Autochtones d'Amérique du Nord. Ce livre non conventionnel tient donc, sur le plan de la méthodologie, davantage de l'art romanesque que de l'histoire.

La structure de ce livre est, elle aussi, originale dans le sens qu'elle prend la forme d'une longue conversation : tantôt avec Hélène, sa femme, tantôt, avec lui-même. Ce livre est donc un long dialogue qui aborde en dix chapitres tous les thèmes chers à King concernant l'histoire des Autochtones. Cette approche donne à l'ouvrage de King un ton très personnel et intime. De plus, en faisant un usage habile d'anecdotes personnelles, l'auteur parvient à rendre son livre léger, même lorsqu'il parle des ravages faits par l'école indienne des métiers de Carlisle (p. 81, 131-132). Le lecteur reste ainsi intéressé, et ce malgré les discussions parfois arides mais nécessaires concernant par exemple la commission nationale des jeux de hasard indiens aux États-Unis (p. 206). Finalement,

le lecteur constate qu'il s'agit bien d'un *portrait* : cette approche personnelle de l'histoire des peuples autochtones d'Amérique est comme une fresque murale où l'on distingue clairement tous les personnages historiques et, au milieu, un autoportrait de King lui-même.

Dans le choix du titre, *L'Indien malcommode*, King présente l'idée directrice de son livre : l'Indien d'Amérique est « encombrant », il est dans le chemin de l'expansion des puissances coloniales sur le continent américain (p. 12). Pour King, les autochtones ont été « malcommodes » hier et ils le sont toujours aujourd'hui : le fait qu'ils réclament encore une souveraineté et une reconnaissance de leur identité distincte est une preuve qu'ils sont encore des « casse-pieds » (p. 10). King écrit un livre d'histoire au présent : le va-et-vient entre les faits passés et actuels est utilisé pour montrer que rien n'a vraiment changé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle : « Quand il s'agit des relations entre Autochtones et non-Autochtones, il n'y a pas beaucoup de différences entre le passé et le présent. » (p. 15)

Dans son premier chapitre, « Oublions Colomb », King établit une des prémisses de son livre : l'histoire ne se constitue pas de faits passés, mais bien de récits, de discours qui déforment et embellissent des faits pour servir des intérêts particuliers de manière très calculée :

Nous sommes nombreux à penser que l'histoire c'est le passé. Faux. L'histoire, ce sont les histoires que nous racontons sur le passé. Et c'est tout. Des histoires. [...] Elles ne sont pas choisies au hasard. [...] C'est un rapport que nous avons avec nous-mêmes, une histoire d'amour que nous célébrons à coup de drapeaux et d'hymnes nationaux, de festivals et de canonnades. (p. 18-19).

King cherche à déconstruire notre histoire reçue des Autochtones d'Amérique en commençant son portrait par le récit du massacre d'Almo (1861) dans lequel 295 immigrants en route vers l'Ouest auraient

été massacrés par des Indiens (p. 20). Le thème du massacre est donc le premier thème que King aborde : il énumère les massacres commis par les « Blancs » et ceux par les « Indiens » et en conclut que : « Bien sûr, ce dénombrement de cadavres ne nous dit pas grand-chose sur ces actes barbares ; mais ce que nous disent les chiffres [...], c'est que les Blancs étaient autrement plus doués pour le meurtre que les Indiens. » (p. 21)

Par-delà cette constatation, on apprend, coup de théâtre, que le massacre d'Almo n'a jamais eu lieu : il est en fait un mensonge créé de toutes pièces, « une histoire bien cruelle, un mélodrame classique avec des Indiens « assoiffés de sang » et une courageuse femme de race blanche qui rampe vers un abri en tenant entre ses dents les langes du bébé qu'elle nourrissait. Comme dans un vrai film Western » (p. 23).

King souligne ainsi dès le premier chapitre – et ce sera un thème tout au long du livre – que tout ce que nous pensons savoir sur les autochtones d'Amérique du Nord est, en grande partie, fabriqué. La version officielle de l'histoire est le résultat d'un rapport de force qui dure depuis des siècles : à partir du moment où les puissances coloniales, anglaises et françaises, ont cherché à s'établir sur ce continent, leurs descriptions des autochtones ont cherché à les démoniser et à les déshumaniser. Les colons et les gouvernements auraient ainsi manipulé l'histoire pour justifier, dans un premier temps, leur conquête de ce continent puis les politiques d'extermination, de relocalisation et d'assimilation qui suivirent.

Une histoire autochtone des Autochtones d'Amérique du Nord commence donc par la dénonciation des récits qui dépeignent une réalité binaire dans laquelle s'opposent le Bien et le Mal, c'est-à-dire « l'homme civilisé » et « le sauvage », et qui perpétue la version « western » de l'histoire (p. 23). Nous avons oublié à

quel point les autochtones ont aidé les premiers colons à survivre dans ce nouveau territoire ; nous sommes restés pris dans une vision dualiste parce que celle-ci est perpétuée par la culture populaire nord-américaine : « Ce que l'histoire nous encourage à faire, c'est de nous rappeler les entraves que posaient les Autochtones à la marche vers l'Ouest [...] et ce même s'ils ont souvent facilité la tâche aux colons [...]. Je le mentionne parce que l'histoire populaire traitant de cette période tend à oublier cette entraide et à souligner plutôt les ennuis que les Indiens causaient. » (p. 35)

Le but de ce livre est en partie de corriger l'influence néfaste qu'a eue la culture populaire nord-américaine sur notre perception et notre compréhension des autochtones d'Amérique du Nord : « La triste vérité, c'est que dans la sphère publique, dans la conscience collective, l'histoire des Indiens d'Amérique a été largement oubliée : il ne nous reste plus qu'une collection d'artefacts, et, encore plus, des sujets d'amusements. » (p. 36)

Dans le deuxième chapitre, « La fin de la piste », King va se concentrer sur ce thème des « Indiens d'Amérique » comme « sujets d'amusement ». Il va sonder la culture populaire et va répertorier et analyser les films, les tableaux, les romans, les shows qui ont fait de l'autochtone un objet exotique, érotique, mystérieux et une relique du passé :

Au titre des amusements, l'histoire des Autochtones est un savant mélange de

crainte, de mépris, d'aventures et de courbettes, de faits et de fantasmes tissés en une série de spectacles 3D, avec en prime la boisson gazeuse, les bonbons et le popcorn. Non, mais c'est vrai quoi ! Pourquoi se taper tout le grand livre de l'histoire autochtone quand il suffit de regarder le film ? (p. 36-37).

Un des autres thèmes centraux que King traite dans son « portrait » et qui revient dans plusieurs chapitres est celui de l'acharnement des gouvernements, canadien et américain, pour éradiquer le « problème indien » (p. 117). Ainsi, à la fin du troisième chapitre, « Trop Lourds », King écrit : « Écoutez bien, on peut presque entendre l'Amérique du Nord hurler, [...] : « Qui va nous débarrasser de ces Indiens embêtants ? » La chance est avec nous : le Canada et les États-Unis s'emploient justement à trouver une solution. » (p. 94) Puis, après avoir exposé « les solutions » employées par ces gouvernements, King écrit à la fin du quatrième chapitre, « Un Nom, un Régime » : « Les mesures de déplacement et de réinstallation avaient réussi à disloquer et à troubler la vie des Autochtones, et à les dépouiller de leurs terres, mais ces politiques et pratiques n'avaient toujours pas réglé le problème indien. Bon, d'accord : l'Amérique du Nord s'y connaît en résilience. Le plan A n'avait pas marché. L'heure du plan B avait sonné. » (p. 117)

Finalement, King conclut, très ironiquement, avec le chapitre 10 intitulé « Heureux jusqu'à la fin des

temps... » Il finit son livre sur une note plus « optimiste » pour faire plaisir aux Nord-Américains qui aiment les fins heureuses (p. 281). Dans ce chapitre, il présente les deux accords qui à son avis ont été des victoires sans précédent pour les autochtones<sup>1</sup>. Cependant, malgré le titre du chapitre, King persiste et signe : le problème des autochtones d'hier est encore celui d'aujourd'hui : « La confiance aveugle dans la civilisation occidentale et les certitudes injustifiées du christianisme. Et l'arrogance. » (p. 299)

Dans sa conclusion, King se tourne vers l'avenir et exalte la résilience et le dynamisme des cultures autochtones (p. 300). Il encourage tous les autochtones à continuer à résister, faute de quoi cette lutte centenaire aura été pour rien : « Chose certaine, le plus facile et le plus commode serait d'oublier simplement qui nous sommes et ce que nous voulons être, vendre tout ce que nous avons pour argent comptant et nous fondre dans le creuset nord-américain. Avec les autres os qui mijotent déjà. » (p. 299)

**Jimena Marquez**  
Département d'anthropologie,  
cégep John Abbott

#### Note

1. La Loi sur le règlement des revendications foncières des Autochtones de l'Alaska et l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut (p. 285-300).